

BELLECOUR-JOURNAL

BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Administration : rue Centrale, 32

Abonnements : un an, 7 francs ; six mois, 3 francs 50.
Pour les départements, 1 fr. en sus

LYON

Annonces et réclames : OFFICE DE PUBLICITÉ LYONNAISE, 32, rue Centrale.
Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Lire page 4 : **LE CAVALIER NOIR**, roman Lyonnais illustré, par Pierre VIRÈS

SOMMAIRE

Coups de lorgnette, par P. VIRÈS. — Par devant notaire, par Armand MASSON. — A l'Hôtel Drouot, par MARTEAU D'YVOIRE. — Les Premières de la semaine, par LÉON DELION. — Petite Conférence financière, par ALTER. — Spectacles de la semaine. — **Le Cavalier noir**, par Pierre VIRÈS. — Le duel du Commandant (suite), par Albert DELPIT. — Un anniversaire.

COUPS DE LORGETTE

Semaine agitée : deux princes sous les verroux ; la police a bien mérité de la patrie ; montons au Capitole et remercions les dieux..... La toile tombe.

Deuxième tableau : la scène représente un tribunal ; le banc des accusés est coupé en deux par une cloison. Deux écriteaux : côté Kropotkine, côté Jérôme.

Kropotkine : « Messieurs les Juges, je possédais une grande fortune, des titres, des dignités ; j'ai tout abandonné pour me vouer à la cause du peuple ; voilà ma biographie. De quoi m'accusez-vous ? d'avoir publié un journal à Genève, d'avoir fait des discours en Angleterre ? cela ne vous regarde pas ; de faire partie de l'Internationale ? je la combats ; d'avoir poussé mes copains à écrire au pétrole ? c'est un de vos agents qui tenait la plume. Ceci dit, mon président, je vous prierai de me laisser partir pour deux raisons : la première, c'est que nous étouffons sur ce banc où nous sommes soixante-deux, avec des gendarmes pour voisins ; la deuxième, c'est que je n'ai rien à faire avec vous qui jugez correctionnellement. »

Jérôme : « Messieurs les juges, je possède une grande fortune, des titres, des dignités ; si j'en demande encore plus c'est parce que je me dois à la cause du peuple. De quoi m'accusez-vous ? d'avoir fait poser quelques affiches ? le chocolat Menier, le sinapisme Rigollot en ont fait autant ; les avez-vous condamnés ? Ceci dit, mon président, je vous prierai de me laisser partir pour deux raisons : la première c'est que je suis tout seul sur ce banc et que pour comploter il faut être au moins deux ; la seconde, c'est que je n'ai rien à faire avec vous, qui n'êtes ni le jury ni le sénat. »

Troisième tableau : le jugement : Kropotkine condamné, Jérôme enlevé à ses proclamations, tous deux sont dirigés princièrement sur Bron et sur Charenton.

Apothéose : la police restée sur le Capitole disparaît tout à coup avec le temple dans le troisième dessous et à leur place apparaît la roche Tarpeienne. P. VIRÈS.

PAR DEVANT NOTAIRE

PAR devant Maître Amour, notaire au pays bleu,
Ont comparu, suivant usage dudit lieu,
Le sieur Jehan du Moulin, écolier en Sorbonne,
Très-assuré docteur ès-faculté mignonne,
Et gente damoiselle Agnès de Poussepain,
De bonne vie et mœurs, mais sans métier certain ;
Lesquels ont déclaré par volonté commune
Unir pour un printemps leurs biens et leur fortune
Dont l'inventaire suit, par nous dûment dressé :
A savoir, un logis quelque peu lambrissé
Immédiatement sous les tuiles faitières,
Avec vue alentour sur toutes les gouttières.
Une table boiteuse et tout ce qui s'ensuit ;
Un lit et ce qu'il faut pour peu dormir la nuit ;
Un éclat de miroir cloué sur la muraille ;
Un tableau figurant une vieille bataille ;
Un flacon au long col coiffé d'un éteignoir,
Bouteille le matin et chandelier le soir ;
Quelque chose ayant l'air d'une bibliothèque
Et différents objets sans valeur intrinsèque.
Le tout constituant l'avoir particulier,
Du dit sieur Du Moulin en tant que mobilier.
La damoiselle Agnès, en ce qui la regarde,
Apporte les trésors de sa beauté mignarde,
Et gentil capital de ses dix-huit printemps
Et le rire éternel de ses trente-deux dents.
Idem, de longs cheveux couleur de grain d'avoine,
Des yeux de velours noir à Jamner Saint Antoine
Et maints appas secrets dont nous aurions voulu
Nous même constater la valeur de visu,
Faute de quoi, passons sous silence en cet acte.
Interrogés tous deux quant à la somme exacte
Des apports pécuniers de chaque contractant,
Ont déclaré ne pas avoir un sou comptant
En dehors de châteaux sis au pays d'Espagne
Et d'espoirs fondés sur un oncle de Bretagne.
Lors, avons demandé promesse aux deux conjoints
De suivre, respecter, observer en tous points
Les saints commandements de la loi naturelle
Concernant les devoirs d'une foi mutuelle
Tels que fidélité, bons soins et cœtera,
Et de s'aimer autant que faire se pourra.
Tous deux nous répondant de manière conforme
Les avons déclarés unis, sans autre forme
Et les avons requis, en vertu de la loi,
A signer en cet acte afin de faire foi.
Le dit sieur Du Moulin a posé son paraphe
Et damoiselle Agnès, moins forte en orthographe
A, sans cérémonie, et pour légaliser
Approuvé d'une croix et signé d'un baiser.

Pour copie conforme.

ARMAND MASSON.



A L'HOTEL DROUOT

Nous avons pensé être utiles à nos amis et lecteurs en nous assurant à Paris la collaboration d'un collectionneur, amateur, bibliophile distingué, qui nous enverra chaque semaine un aperçu détaillé des ventes importantes de l'hôtel Drouot. Ce sera un véritable catalogue que nos lecteurs pourront consulter avec fruit et dont les collectionneurs lyonnais nous sauront gré, nous en sommes convaincus.

Paris, 19 Janvier.

Mon premier courrier ne pouvait arriver plus à propos ; plusieurs ventes importantes nous sont annoncées et le *Bellecour-Journal* doit en faire mention. Et d'abord, c'est la vente des brillants de M^{me} Sarah Bernhard-Damala. On sait que la charmante et très capricieuse artiste a fait des pertes d'argent considérables ; on avait même fait courir à ce sujet des bruits ridicules. On la disait sur le point de se séparer d'avec son mari. Aujourd'hui ces rumeurs ont été réduits à néant, il est même question d'un procès en diffamation qui serait intenté par Sarah contre le journal auteur de cette *nouvelle* sans fondement.

Ce qui est vrai, c'est que la grande artiste, désireuse de faire face aux gros engagements qu'elle a dû prendre dans ces derniers temps, se dispose à faire une vente générale de tous ses bijoux.

La vente aura lieu à l'hôtel Drouot les mardi 6, mercredi 7 et jeudi 8 février prochain.

Ces trois jours-là, l'hôtel Drouot sera trop petit pour contenir la foule des amateurs et des curieux.

On sait, en effet, que Sarah possède peut-être le plus riche écrin qu'on puisse imaginer. Les présents les plus richissimes ont afflué dans sa loge, et nos amis de Lyon doivent se souvenir, des fleurs, des aigrettes, des rivières de brillants que Sarah portait sur la scène et qui étincelaient plus que des étoiles sur la tête d'une fée mignonne.

Triste retour des choses d'ici-bas ! il y a deux ans aujourd'hui, ce petit marteau d'ivoire qui sous les doigts de maître Charles Pillet fait naître l'or à chaque coup, et qui va adjuger les bijoux de la charmante artiste, ce marteau dis-je, Sarah elle-même le brandissait et faisait pleuvoir l'or dans son escarcelle. C'était il m'en souvient à la vente de charité de la grande fête, organisée à Paris au bénéfice des inondés de Murcie ; Sarah, installée dans le pavillon de la *Vie Moderne*, vêtue d'une longue tunique de satin blanc enrichie de perles, ses cheveux dorés jouant dans les dentelles de sa haute collerette, avait à ses côtés Bianca, sa sœur en charité, jolie à croquer dans une toilette éblouissante de satin rose.

A minuit, Sarah paraît tenant en main le marteau d'ivoire — « Messieurs, la vente commence ! » Et saisissant un tambourin « A combien ce Stewens ? » dit-elle de sa voix harmonieuse et claire. Et les louis pleuvaient dans un grand verre de Venise qui servait de caisse — A combien cette étude de Bonnat ? — à 400 — à 600 — Un Madrazo ? — à 500 — à 1000 — à 2000 — C'est M. Georges Petit qui en fut l'acquéreur.

Une nymphe d'Enner à 500. — Deux natures mortes de Volton à 600. — Un Carolus Duran ; Deux espagnols de Worms. — Un Berne-Bellecour. — Un Détaillé !

Ah mes amis ! Quelle adorable vente ! Le verre de Venise s'emplissait et se vidait. Des castagnettes, des mirlitons à 20 fr. la pièce. La fièvre avait gagné tout le monde. Cruel petit marteau. Il a remué des monceaux d'or sous les doigts de Sarah ; demain il va adjuger ses brillants splendides. Pauvre Sarah !

Cette semaine l'hôtel Drouot a ouvert ses portes pour l'exposition publique des toiles, dessins, livres et autres curiosités qui composaient l'atelier du regretté André Gill. Cet atelier situé rue Denfert-Rochereau contenait de vraies richesses. Citons : le *Fou*, que l'on a vu au Salon, le *Requiem du Rossignol*, le *Nouveau-né*, les *Lilas*, le *Joueur de Guitare*, une pochade de Gambetta à la distribution des drapeaux, une amusante charge de Sarah Bernhardt, enfin, une certaine quantité de volumes avec des dédicaces de Victor Hugo, Alphonse Daudet, François Coppée, Th. de Banville, Nadar, etc. Mais le *greal attraction* était le projet de panorama « *Les hommes du jour*, » exposé place Vendôme en 1881. Ce panorama réunit, sur la place de la Concorde, tout ce que Paris, et un peu l'Etranger, compte de célébrités.

Voici par exemple, l'omnibus du panthéon qui passe, portant sur l'impériale Victor Hugo, Banville, Leconte de Lisle ; M. de Bornier gravit le marchepied, F. Coppée court en faisant des signes au conducteur. Gambetta, en voiture, sort de la Chambre au grand galop de ses chevaux ; à côté de lui piétinent Jules Ferry, Ranc, Hébrard. Là, c'est Albert Wolf et Scholl, M. Naquet qui rencontre une noce de bons bourgeois ; plus loin, M. Andrieux salué par un sergent de ville, le général Faidherbe, Gérôme, Champfleury, Carrier Belleuse, un groupe qui sort de l'Institut, Cabanel en tête, Gounod, Victor Massé, Garnier, l'architecte de l'Opéra, M. Herold saluant Mme Adam qui s'éloigne en voiture, Carjat posant son objectif, M. Grévy regardant le buste de M. Thiers parmi les statuettes d'un marchand de plâtres ; un autre petit groupe descendant les Champs-Élysées, composé d'Emile Augier, Alexandre Dumas, Sardou, etc. Puis ce sont MM. de Broglie, Jules Simon, Haussmann, le prince Napoléon, etc.

Chaque personnage devait être exécuté de grandeur naturelle dans son allure, avec ses vêtements.

Enfin pour terminer, quelques mots sur une vente qui doit avoir lieu lundi 22 ; c'est celle des tableaux laissés après sa mort par Auguste François Biard, célèbre peintre voyageur et humoristique, surnommé l'Hogarth français.

Biard était un des favoris du roi Louis-Philippe qui aimait son pinceau si vivant, si railleur, si spirituel, si gaulois.

Il lui avait donné au Louvre un atelier que Biard garda jusqu'à l'empire, et c'est là que la bonne reine Marie-Amélie lui faisait ses visites. Elle acquit le plus beau tableau de Biard « *Le Désert* » qui fut détruit en 1848, lors du sac des Tuileries.

Voyageur intrépide, Auguste Biard fut le premier artiste français qui alla jusqu'au Spitzberg chercher des sujets d'études sous les glaces du Pôle.

Il en rapporta plusieurs tableaux fameux : *Barque attaquée par les ours blancs*, *le prince Louis-Philippe d'Orléans chez les Finlandais*, etc.

Huit cents aquarelles qui figurent à la vente permettent de faire avec l'artiste le tour du monde.

Ayant été officier de marine, il a retracé souvent de belles scènes maritimes.

Du Quesne délivrant les prisonniers d'Algérie est à l'Elysée.

On vendra à l'hôtel Drouot : le *Bombardement de Bomarsund*, *Dévouement du capitaine Casabianca*, le *Lieutenant Bisson*, la *veuve du Malabar*, immense et splendide composition, *Hospice des folles*, très remarquable toile et très lumineuse. Les tableaux comiques : les *Honneurs partagés*, *Compartiment de dames seules*, *Un wagon américain*, *La demoiselle à marier*, le *Tour du propriétaire*, le *Coiffeur de Madame*, *Poste-Restantc*, les *Convives en retard*, le *Gros péché*, *Un peintre classique*, tous délicieux d'humour, tous étonnants d'exécution.

Il faut admirer en détail, la finesse de ce pinceau prêtant aux physionomies des expressions d'une justesse et d'une gaieté inouïes.

UN COLLECTIONNEUR.

LES PREMIÈRES DE LA SEMAINE

Paris, 19 janvier 1883.

Cette semaine, le théâtre Cluny nous a convié à l'audition de deux pièces nouvelles : *Madame Thomassin*, drame en un acte de M. W. Busnach, et *Les maris inquiets*, vaudeville en trois actes de M. Albin Valabrègue.

En voulant chercher des situations neuves et en les traitant selon la nouvelle formule naturaliste (la seule bonne, la seule qui marque un progrès), on risque malheureusement de tomber dans la plus vulgaire banalité. Vouloir être simple et vrai est un mérite bien difficile à acquérir. L'ennui est là qui vous guette et vous prend, lorsque le sujet n'est pas relevé par une observation rigoureuse des mœurs ou des caractères. Le réformateur qui doit donner au théâtre cette forme nouvelle et définitive n'est pas encore venu. Nous n'avons eu jusqu'à présent que des essais malheureux, qui au lieu d'empoigner le public, — mal préparé du reste, — n'ont réussi qu'à le faire s'esclaffer contre la volonté des auteurs, très-dépités d'obtenir un pareil résultat si contraire à leurs intentions.

C'est ce qui vient d'arriver à la malencontreuse *Madame Thomassin*.

Madame Thomassin est morte, on vient de l'enterrer. Son mari est au désespoir ; il adorait sa femme. Le fait est rare mais non impossible.

En revenant du cimetière, Thomassin trouve une lettre de sa bien-aimée défunte où elle lui apprend que depuis longtemps elle le cocufiait avec le jeune Henri, un de ses amis intimes, et que prise de remords elle s'est empoisonnée. La douleur du pauvre homme redouble, mais à cette douleur se mêle un sentiment de vengeance, bien naturel, contre le perfide Henri. Celui-ci arrive et mêle ses pleurs à ceux du bienfaiteur qu'il a si indignement trompé. Thomassin va pour le confondre, lorsque survient la vieille bonne de madame Thomassin, qui cherche à persuader au mari, que s'il a été... trompé, c'est absolument de sa faute, qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait — et qu'il aurait bien tort de se plaindre ; Thomassin ne se laisse convaincre qu'à demi, cependant il oublie ou ajourne sa vengeance, et voilà nos trois personnages qui s'unissent pour payer un tribut d'hommages aux vertus de M^{me} Thomassin.

Là-dessus la toile tombe.

En bonne conscience, que vouliez-vous qu'un auteur, même de talent, puisse tirer d'un sujet aussi extraordinairement banal ?.. Rien, n'est-ce pas ? Quelle singulière idée de pièce a eue là M. Busnach ? Ce n'est même pas une pièce, mais plutôt un chapitre de roman dialogué, dont nous ne connaissons ni le commencement ni la fin. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est parfaitement ennuyeux. Le public ne s'est nullement gêné pour le faire voir à l'auteur qui nous doit une fameuse revanche. Reste à savoir s'il est de force à nous la donner.

La pièce de M. Valabrègue est d'un genre tout différent. Cet auteur ne cherche que des situations plus ou moins folâtres, sans aucun souci de la vraisemblance ; il s'agit encore d'un cocuage, mais cette fois en partie double (ce sujet est inépuisable.)

M. Baumard, homme respectable, est inquiet de sa femme qui brûle de ses derniers feux, que lui Baumard est incapable d'éteindre. Il fait venir son neveu, le bel Aristippe, qu'il charge de la commission. — Puisque je dois en passer par là, lui dit ce prédestiné, j'aime mieux que ce soit par toi que par un autre. Le bel Aristippe avoue à son oncle qu'il est déjà l'amant de Mme Barbinet, femme de M. Bar-

binet, ex-professeur de philosophie et ami de Baumard ; que du reste il a assez de la vie de garçon, et qu'il va se marier avec Mlle Georgette Cassinois.

Pauvre Aristippe ! il a compté sans Mme Barbinet et sans Mme Baumard, affolée du neveu de son mari. Toutes les deux se jettent à la traverse de ce mariage qui a lieu cependant, mais après bien des péripéties drôlatiques, bien des extravagances, dont quelques-unes nous ont fait rire aux larmes.

Les maris inquiets auront certainement un succès de longue durée. — Ce vaudeville est fort gaiement joué par Mesmaker (Barbinet), Vavasseur (Baumard), et par Mmes Irma Aubrys et France.

LÉON DELION.

PETITE CONFÉRENCE FINANCIÈRE

Ce ne sont pas des cours de la Bourse ou des valeurs en Banque dont je veux vous dire quelques mots. Ces dernières surtout ont depuis trop longtemps la propriété de nous donner l'illusion de la neige ; elles fondent en masse et inondent tout..... leurs créanciers.

C'est en prophète que je vous parle ne vous en apprenant que juste assez pour retenir dans vos coffre-forts les sommes destinées à de mauvaises spéculations.

Je vous ai annoncé jadis une Société d'exportation prête à se livrer au public ; elle a préféré faire ses preuves et doubler ses forces avant de bondir sur le tremplin de l'émission.

Une autre Société se constitue, une montagne de pépites, un fleuve d'or qui roule des flots de vin. Il ne s'agit plus de fabrication plus ou moins frauduleuses mais de reconstitution des vignobles : en un mot, le phylloxéra est mort, et c'est aux financiers à l'enterrer.

La finance ne devait-elle pas cela à l'agriculture dont elle avait englouti les épargnes ?

Que les habitants de la campagne suivent nos conseils, et le tribut qu'ils auraient à payer pour rendre à leurs terres sa fécondité leur reviendra sous la forme de dividendes.

ALTER.

SPECTACLES DE LA SEMAINE

Grand-Théâtre. — *Peau d'Ane*, grande féerie en 5 actes et 20 tableaux.

Théâtre des Célestins. — Pour les représentations de Mme Paola Marié : *La Mascotte*, les *Mousquetaires au couvent*, le *Fou ou l'auberge pleine*. Incessamment : *Le Jour et la nuit*, opéra-comique en 3 actes, musique de Lecoq.

Théâtre des frères Grégoire. — Cours du Midi, tous les soirs, à 8 heures, opérettes, opéras-comiques, comédies, saynètes, spectacles variés.

Grand Cirque Rancy. — Avenue de Saxe. Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre avec le concours de tout le personnel de la troupe.

Les dimanches et jeudis, représentation supplémentaire à 3 heures après midi ; la salle est éclairée au gaz et le programme aussi complet qu'aux représentations du soir.

LE CAVALIER NOIR

Par Pierre VIRÈS (1)

Le siège de Pierre-Scize (suite)

Alors deux silhouettes, celle d'une femme et celle d'un jeune homme, se détachèrent sur la plus haute tour, illuminées du premier rayon de l'aurore, et, du haut en bas de la citadelle, sur les rochers de Pierre-Scize comme sur le rivage de la Saône, retentit un rugissement d'enthousiasme; les gueux acclamaient leur reine et saluaient celui qu'ils venaient de délivrer.

Alphonse s'était jeté dans les bras de ses écuyers, il remerciait avec chaleur tous ses libérateurs :

Nina rayonnait de joie.

C'est à elle qu'il s'adressa tout d'abord :

« Oh ! merci, lui dit-il en lui prenant la main, en me rendant la liberté, vous me rendez la vie, désormais elle appartient à votre cause autant qu'à ma vengeance.

— Je devais le secours à mon allié, et je suis heureux d'avoir réussi.

— Mais vous-même avez exposé votre vie.

— Les miens étaient là; pourquoi me serais-je ménagée plus qu'eux.

— Et vous vous êtes montrée leur digne reine, ajouta Laforce, vingt fois j'ai cru vous voir rouler dans le fossé.

Nina se sentit fière de ces louanges données par un soldat qui se connaissait en bravoure. Un pareil éloge en présence d'Alphonse la récompensait de toutes ses peines. Lapière la rappela au sentiment de la situation :

— Nous ne pouvons rester là, dit-il, la ville toute entière est sur pied; Nemours et ses gens d'armes vont fondre sur nous. Hâtons-nous de prendre un parti.

— Le mien est pris, répondit Alphonse désormais je me montre au grand jour. Je cours chez Mandelot présenter les pouvoirs que je tiens d'Henri III et me faire reconnaître comme lieutenant général du roi en Dauphiné.

— Le gouverneur est à l'agonie vous ne parviendrez pas jusqu'à lui.

— Je forcerai l'entrée.

— Avec trois mille hommes d'escorte, ajouta Marcellin, et les clefs de Pierre-Scize à votre ceinture.

— Mieux vaut garder pour vous la forteresse que de la remettre à Mandelot, répliqua Nina; demain la bannière de Savoie y flotterait de nouveau. Non, celui qui en a brisé la porte se chargera bien de la défendre. En refuserez-vous la garde, Messire Saint-Marcel ?

— En toute autre occasion j'accepterais cet honneur avec joie; mais maintenant que je me suis voué au service du capitaine Corce, je perdrais trop d'occasions de le défendre si je m'enfermais comme un reclus sur ce rocher. »

Alphonse fut ému de ce dévouement qui l'aurait touché bien plus encore s'il avait su que le jeune homme le considérait comme son rival auprès d'Yolande de Bothéon :

— Acceptez, lui dit-il, la présence d'un ami m'était chère, mais puisque je vais me mettre sous la sauvegarde de la ville de Lyon, vous nous serez plus utile en nous conservant cette citadelle qu'en veillant sur moi. Vos chevaliers de l'Arc resteront-ils avec nous ?

— Pas un ne m'abandonnera.

— C'est une troupe d'élite que vous avez là. Faites enlever les cadavres et réparer les défenses, et que vos portes ne s'ouvrent que sur l'ordre d'Henri III. »

Saint-Marcel se sépara avec tristesse de celui qu'il connaissait depuis si peu de temps et qu'il aimait déjà comme un frère.

Ils descendirent l'escalier semé de cadavres, et les ribauds, ivres de leur victoire, formèrent autour d'eux un cortège triomphal.

Les milices bourgeoises enfin réunies s'étaient massées près du pont, sur la Saône, et leurs pennons parlementaient avec les malandrins chargés de sa garde. Ceux-ci ne répondaient que par des quolibets à leurs sommations,

Une nouvelle lutte allait s'engager : l'arrivée des vainqueurs paralysa le courage des miliciens.

C'est qu'il pouvait bien les glacer d'effroi ce défilé de pillards, mendiants, coupeurs de bourses, au x haillons couverts de sang et de boue, poussant des hurlements de victoire.

Ils s'arrêtèrent en face du pont, sur la rive appelée « côte de la Baleine. »

— Ça, mes drilles, cria la Glace en ricanant, que trois cents de vous aillent causer là-bas avec les bourgeois, et nous autres partons donner l'aubade à Mgr l'archevêque de Pinac et à son chapitre. »

Alphonse aurait voulu repasser de suite la Saône; entraîné par le courant il dut s'y abandonner pour empêcher du moins les excès qui pourraient se produire. Le flot roula jusque sur la place St-Jean, grossi de tous ceux, moines ou badauds, qu'il rencontrait sur son passage, et que les gueux forçaient à marcher bras dessus bras dessous, chargés des armes enlevées à Pierre-Scize.

Cette foule en désordre se rua jusque sur le parvis de l'église; mais là, les instincts pervers des bandits cédèrent devant la grandeur imposante de l'édifice qui semblait les écraser de sa majesté, et dont le beffroi mugissait sous les efforts des sonneurs éperdus.

Nina profita de cet instant de calme pour faire entendre sa voix, et sur son ordre ses sujets indisciplinés revinrent en hâte sur leurs pas. Ils n'avaient déjà que trop perdu de temps; un danger réel les attendait à la sortie du pont.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une multitude immense de bourgeois en armes couvrait les rives de la Saône menaçant de s'opposer par la force à leur retour. Du côté de l'église St-Nizier accouraient Nemours et Saint-Sorlin avec une escorte de gentilhommes et une nombreuse troupe de mousquetaires et d'archers.

— Nos affaires se gâtent, dit Laforce à son maître.

— Tombons sur ces manants, nous en aurons vite raison.

— Pris en flanc par le savoyard, nous aurons du mal à nous en tirer.

— Il n'y a pas à choisir. En avant !

Lapière retint par la bride le cheval d'Alphonse au moment où il se précipitait pour charger; et, s'avancant vers les bourgeois.

— Place, cria-t-il, place à l'envoyé d'Henri III notre sire, place au gouverneur du Dauphiné.

A ce nom, les miliciens, heureux d'éviter la bataille, s'empressèrent d'ouvrir leurs rangs, et l'armée des gueux toute entière s'engagea sur les pas du capitaine à qui l'hôtelier du Cheval Blanc continuait à faire passage.

Nemours avait eu une peine énorme à fendre la foule com-



ASSAUT DE PIERRE-SCIZE

pacte. Quand il fut vers le pont sur la Saône, son ennemi entraît déjà sous la porte de Chalamont et se retournait comme pour le défier.

Il voulut s'élancer sur ses traces, les rangs des miliciens s'étaient déjà refermés; les bonds de son cheval provoquèrent des murmures. Maîtrisant sa colère impuissante il dû se résigner à suivre la multitude qui s'était précipitée à la suite des gueux.

Le cortège se déroula à travers les rues de la ville, et quand, par un long détour, il parvint sur la place du Vin devant l'hôtel de M. de Mandelot, le peuple tout entier était là.

Au bruit du tumulte, le sire d'Alincourt, son gendre, parut sur le balcon :

— Que voulez-vous, demanda-t-il à Alphonse ?

— Parler au gouverneur.

— Il se meurt, pourquoi venir troubler son agonie ?

— Je réclame justice. Moi, envoyé du roi, son lieutenant général en Dauphiné, j'ai été il y a deux jours jeté en prison comme un malfaiteur.

Des sanglots et des plaintes rappelèrent précipitamment M. d'Alincourt à l'intérieur; des murmures s'élevaient quand il reparut. Son visage était pâle, ses yeux pleins de larmes :

— Vous n'avez plus, dit-il, à en appeler à la justice de Monseigneur : implorons pour lui celle de Dieu. »

Il se fit un profond silence, et parmi ce peuple plus d'une larme coula sur la perte de celui qui les gouvernait depuis vingt années et qu'ils aimaient comme un père.

Alphonse était monté auprès du lit de mort; les gueux rentrèrent dans leur repaire de la Recluserie et la foule se dispersa dans toutes les directions.

Les funérailles d'un gouverneur de Lyon

La mort de Mandelot était un de ces événements qui prennent les proportions d'un malheur public.

Aimé des catholiques dont il était l'appui, respecté des protestants qu'il avait toujours combattus tout en les protégeant quand ils avaient mis bas les armes, il était pleuré de tous. Ceux-là même, qui espéraient satisfaire leurs convoitises dans la lutte qui allait s'engager pour sa succession, étaient forcés de témoigner une douleur hypocrite.

La ville entière avait défilé devant le corps exposé pendant trois jours sur un lit de parade, et, ce jour même, avaient lieu les obsèques.

La foule envahissait les abords de l'hôtel, la place du Vin et les rues par où devait passer le convoi funèbre pour se rendre à l'église St-Jean; suisses et arquebusiers avaient peine à la contenir.

Des colloques, des conversations s'engageaient en attendant l'heure fixée.

Adossés à la façade de l'église St-Bonaventure, les deux écuyers d'Alphonse, en compagnie de Lapière et d'un certain Baillony, prêtaient l'oreille à la conversation de cinq bourgeois tous fonctionnaires de la ville. C'étaient : Bigaud crieur juré et Jean Glattard son trompette, Loys Odin procureur, Pillehotte imprimeur et Jehan Cornu maître écrivain.

Pillehotte, homme lettré, racontait avec force commentaires à son auditoire attentif la vie du sieur de Mandelot :

— Un vrai gentilhomme que Monseigneur, disait-il, et de bonne souche ! Il sortait de l'une des plus nobles et des plus anciennes familles de Champagne, au bailliage de Sens. Il fut entre premiers ans nourri page en la maison de feu Mgr de Nemours; il se conduisit de telle façon à son service et donna de telles espérances que ce prince, sage et de bon jugement, reconnut que ce jeune seigneur serait un jour propre à de grandes affaires.

— Il l'a bien montré plus tard, confirma Bigaud.

— Aussi, à sa sortie de page le duc ne le voulut perdre, et, pour le retenir près de lui, il trouva moyen de le faire nommer chez le roi, dès son arrivée, gentilhomme de sa chambre et quel que temps après écuyer de son écurie.

— Conte-nous ses débuts à l'armée, demanda Loys Odin ?

— Le Duc, ayant été, sous le roi Henri II, fait colonel de la Cavalerie légère de France, lui donna une place de chevalier dans sa compagnie colonelle. Messire de Mandelot s'y comporta si vaillamment qu'il le jugea digne d'un grade plus élevé et lui confia sa cornette, puis son guidon quand il obtint une compagnie de gens d'armes. Le jeune seigneur sage et bien avisé, ne voulut pas qu'on lui pût reprocher d'être capitaine avant d'avoir été soldat, il refusa ce dernier grade et se contenta d'abord d'être simple gendarme.

Le Prince qui connaissait sa valeur, ne le laissa guère en cet état; il lui donna son guidon, puis son enseigne et enfin sa lieutenance. En toutes ces charges, il fut reconnu de tous

pour l'un des plus braves, sages et vaillants capitaines de son temps.

— C'est vrai, murmura Laforce qui prêtait toute son attention au narrateur, j'ai combattu près de Mandelot avec le baron des Adrets, au siège de Metz, à la bataille de Ronty, pour ravitailler Mariembourg, aux prises de Thionville et de Calais, jusque à la trêve entre Henri II et l'Empereur Charles, en l'an 1555. »

Il interrompit le cours de ses souvenirs pour écouter Jean Glattard, un vieil archer qui, dans ses vieux jours, avait obtenu la fonction de trompette de la ville :

— C'est comme je vous le dis, racontait-il. J'étais en Piémont avec Mgr de Nemours et M. de Mandelot, son lieutenant. Ces seigneurs commençaient à s'ennuyer de voir la paix rouiller leurs épées. Il en était de même, paraît-il, des Espagnols, car, un beau jour, arrive au camp un héraut de Pescaire. Le marquis invitait notre chef à venir avec un certain nombre de siens rompre quelques lances pour l'amour de leurs dames.

Ah ! la belle joute qu'il y eut là ? c'est moi qui sonnai l'entrée en lice et je vous jure que ma plus belle fanfare fut pour le sire de Mandelot quand il vainquit le lieutenant de Pescaire. Il lui fit sentir l'effet d'un des plus braves cavaliers, d'une des plus assurées et rudes lances de France; l'autre perdit à la fois la selle et les étriers.

— J'étais de l'expédition d'Italie, dit Lapière à Marcellin, et j'assistais à la prise de Calais où je le vis entrer des premiers ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Le duc de Guise qui nous commandait, l'avait pris en grande amitié depuis le siège de Metz.

— A l'avènement de François II, reprit Pillehotte, en 1552 et 1553 les hérétiques commencèrent les troubles; M. de Mandelot aida le duc de Nemours à leur reprendre la ville de Lyon. Il leur chaussait de si orés les éperons qu'il venait presque tous les jours courir jusqu'à leurs portes et ne s'en retournait jamais sans rapporter de leurs dépouilles et ramener des prisonniers. »

L'imprimeur faillit cette fois interrompre brusquement son récit, car Laforce, rouge de colère, allait l'avertir violemment qu'il parlait devant un de ces calvinistes, défenseurs de Lyon contre l'armée de Nemours. Heureusement pour lui que Loys Odin lui coupa la parole :

— C'est à cette époque, dit-il, qu'il épousa sage et vertueuse dame Madame Eléonore Robertet, la sœur du sire de Dalnyé, alors premier secrétaire d'Etat de la Couronne, c'est moi-même qui ai rédigé l'acte en bonne et due forme.

— Il se couvrit de gloire à la bataille de Saint-Denis, poursuivit l'imprimeur, à la tête de la compagnie de Nemours; aussi le Duc, à la paix fourrée de 1568 s'empressa de représenter au roi les grands services du sire de Mandelot pendant tant d'années, et obtint pour lui le gouvernement de la ville de Lyon, des pays Lyonnais et Beaujolais.

— Vous rappelez-vous, Bigaud, son entrée à Lyon aux côtés du Duc, le jour de Saint Michel, en 1568, demanda Jehan Cornu ?

— Et vous, la fausse alerte qu'il nous donna dès son arrivée, la nuit de la veille de Noël, pour s'assurer de nos dispositions ! Il nous fit tous courir soit aux places, soit aux murailles.

— Avec cela qu'il faisait un verglas épouvantable et que deux fois je roulai par terre, le morion d'un côté, la hallebarde de l'autre. Il fut bien content de notre zèle ce jour là : les bourgeois et lui devinrent si bons amis que pour la Saint Barthélemy nous lui avons laissé sauver tous les hérétiques qu'il a voulu.

Il ne les aimait guère, pourtant, reprit Pillehotte. Quand l'Amiral vint en Forez en 1570, et fit mine d'assiéger Madame de Tournon dans son château, notre gouverneur la prit aussitôt sous sa protection, et lui envoya des secours avec promesse de venir en personne au besoin. Coligny ne l'attendit pas; il traversa le Rhône au Pouzin, passa en Dauphiné, puis en Forez où il séjourna avec toute son armée jusqu'à la paix. M. de Mandelot ramassa quelques forces, et le harcela jusque dans son camp. Ah ! quelle peur en avait l'Amiral, et Poire Gourde, son lieutenant, et des Adrets ! »

Une main s'appesantit sur l'épaule du narrateur et le fit plier sur ses jarrets; « Tais-toi, ou je te broie les os, lui dit à l'oreille Laforce qui n'avait pu se contenir davantage. »

L'imprimeur fut heureux que le départ du convoi funèbre attirât un instant l'attention du soldat. Il en profita pour se faufiler prestement dans la foule et s'esquiva sans que les autres bourgeois se fussent aperçus de sa disparition.

L'ordre pompeux des obsèques absorbait tous les regards.

(A suivre)

LE DUEL DU COMMANDANT

(Suite)

« Un coup de sifflet retentit. Le train pour Lille allait partir. Je me précipitai sur le quai et de là dans un wagon. Une demi-heure après, je courais chez le général commandant le corps d'armée et lui racontais tout. Comme tu penses bien, il me tança d'importance. Est-ce qu'un chef d'escadron devait jaser en public avec la légèreté d'un blanc-bec de Saint-Cyr ? C'était la faute du ministre, qui choisissait des officiers supérieurs trop jeunes. Je pensais tout bas que le malheur fût arrivé également si j'eusse été capitaine. Mais je méritais trop bien les paroles sévères du général pour oser répondre un mot.

« — Et que comptez-vous faire maintenant ? me demanda-t-il.

« — Mais il me semble, mon général, que je n'ai pas le choix. J'ai insulté gravement ce jeune homme. Je me suis mis à ses ordres. Je me battrai avec lui.

« — Vous êtes fou ! un commandant ne s'aligne pas avec un simple soldat.

« — Je me permettrai de vous faire observer, mon général, qu'il n'y a pas de règlement militaire en présence de certaines offenses. Accordez-moi l'autorisation.

« — Mais je n'en ai pas le droit.

« — Ayez la bonté de télégraphier au ministre.

« — Le ministre refusera.

« — Alors je prévendrai M. George de Férisset. La frontière est à deux pas, le duel aura lieu en Belgique.

« — C'est-à-dire que vous déserterez !

« — Soit, mon général, je désertai. On me punira ensuite. Mais j'ai manqué une première fois à l'honneur en insultant publiquement une femme, je n'y manquerai pas une seconde fois en refusant réparation au fils de cette femme.

« — Le général eut d'abord un geste de colère. Mais il se calma vite ; il fit quelques pas à travers son cabinet. Ensuite venant à moi, il me dit, très doucement :

« — Faites ce que vous voudrez. Vous ne m'avez rien dit ; je ne sais rien. Mais n'oubliez pas que le conseil de guerre est au bout de tout ça.

« Les témoins de M. George de Férisset arrivèrent le soir ; lui et moi avions pris quatre civils. L'arme choisie fut l'épée ; le rendez-vous était pour le lendemain matin, neuf heures, à F..., village belge de la frontière. Je ne dormis pas de la nuit, et je mis mes affaires en ordre. J'étais décidé à me laisser toucher par ce pauvre garçon.

« Le lendemain, à l'heure dite, nous arrivions à F... Une matinée sale, grise, glaciale. Il pleuvait. Nous marchions avec de la boue jusqu'à la cheville. Devant nous M. George de Férisset et ses témoins. L'un de mes amis fit observer au jeune homme qu'il aurait dû porter des vêtements civils. M. George de Férisset répondit simplement qu'ayant été insulté sous l'uniforme, on lui devait réparation à la fois comme homme et comme soldat. Je fis un signe. Mon témoin n'insista pas. Enfin nous arrivâmes dans un pré détrempé par la pluie, où l'on serait évidemment très mal. Mais nous n'avions pas l'embarras du choix, et d'ailleurs, le temps pressait.

« C'était un spectacle bien curieux, mon cher, que les apprêts de ce duel. D'un côté, un officier supérieur en petite tenue ; de l'autre, un simple chasseur. Enfin on nous plaça l'un en face de l'autre. Tout à coup, M. de Férisset me fit le salut militaire, et me dit d'une voix émue :

« — Mon commandant, j'ai voulu vous souffleter. Nous étions en uniforme tous les deux. J'ai donc manqué gravement à la discipline. Et il en faut de la discipline. Il en faut aujourd'hui plus que jamais... Le soldat vous fait ses excuses. Maintenant en garde, mon commandant !

« On croisa les fers ; un de mes témoins dit : — Allez messieurs !

Je ne bougeais pas. Je regardais mon adversaire. Je vis dans ses yeux le même éclair que la veille, suivi de la même indécision. Tout à coup il rompit de deux pas. Il s'arrêta : il souriait d'un sourire navré. Je vivrais cent ans que je n'oublierai pas ce sourire-là ! Soudain, prenant un élan furieux il se jeta sur mon épée et s'enferra. Il poussa un cri et tomba à la renverse, une mousse rouge salit le coin des lèvres. Il eut un dernier frisson, un dernier râle, puis plus rien. Il était mort. »

J'avais écouté, le cœur serré. Quand Gustave Hammer eut fini, il prit haleine, et sourdement :

— Je sais bien que je voulais me laisser toucher, je sais bien qu'il s'est tué lui-même, je sais bien que ma carrière est brisée, puisque j'ai dû quitter l'armée. N'importe, mon cher, j'ai des remords de meurtrier. Il me semble que j'ai commis un crime. Pense donc à ce garçon loyal tué en pleine jeunesse ! Pense donc à cette mère qui doit se désespérer en pleurant ce fils dont elle est le premier assassin !

L'heure avait passé, les cafés-concerts se vidaient. Les promeneurs se faisaient plus nombreux ; quelques-uns fredonnaient le refrain d'une chanson. Etrange contraste ! les paroles d'une romance en vogue alternant avec le récit d'un drame sombre ! Gustave Hammer courbait de nouveau la tête, écrasé par son souvenir. Les Champs-Élysées se peuplaient. Partout, la vie intense d'une soirée d'été, dans ce Paris plein de joies et de gaités. Sur l'avenue d'innombrables voitures qui montaient vers le bois ou redescendaient de l'Arc-de-Triomphe. A côté de nous, sur les chaises de fer, beaucoup de gens assis. Comme je les regardais, j'aperçus une femme de quarante-trois ou quarante-quatre ans, fort belle encore, au milieu d'un cercle brillant. Elle portait une toilette noire, très élégante. Toute souriante, elle respirait le parfum d'un énorme bouquet de violettes, en écoutant un jeune homme qui lui parlait à voix basse.

— Oh ! la drôlesse ! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc ?

J'étendis la main, et je dis, lui montrant cette femme :

— La mère !

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête :

— Ne fais pas attention. Vois-tu ça ? Eh bien ! c'est la vie.

ALBERT DELPIT.

UN ANNIVERSAIRE

19 janvier 1883 !

Il y a aujourd'hui cinquante ans qu'Hérolde est mort.

Un mois avant cette date funèbre, le 15 décembre 1832, la première représentation du *Pré aux Clercs* était donnée à l'Opéra-Comique.

Le chef-d'œuvre avait vécu à peine quelques-unes des innombrables soirées de sa carrière, lorsqu'on conduisit au cimetière le sublime artiste dont le génie l'avait créé.

Depuis cinquante ans, Hérolde repose au Père-Lachaise, non loin de la tombe de son maître Méhul.

Mais le *Pré aux Clercs* est vivant et resplendit plus brillant que jamais au fronton du temple de la musique.

N'était-ce donc pas le jour de rappeler combien ils sont rares, ces chefs-d'œuvre qui ont pu rester jeunes après un demi-siècle d'admiration et de gloire ?



ELIAS HOWE
BYCYCLES
ET
TRYCYCLES
Passage de l'Hôtel-Dieu
32 & 38
LYON

Electricité Médicale

SCIENCE APPLIQUÉE

TISSUS ÉLECTRO-GALVANIQUES

Le courant électrique bienfaisant de ces tissus spéciaux ne peut être nié par personne : il a été constaté et mesuré par plusieurs savants, et ce, à la suite d'expériences faites notamment dans le laboratoire de physique médicale de la Faculté de médecine de Paris.

ILS SONT RECOMMANDÉS :

1° Pour prévenir les maladies qu'engendrent l'humidité et les brusques refroidissements : Rhumatismes, Rhumes, Bronchites, Angines, Fluxions, Maux de dents, Fièvres, Pneumonies, Phthisies, etc.

2° Pour guérir ou soulager les personnes atteintes de douleurs ou de névroses diverses ou qui souffrent ordinairement de la tête, de la poitrine, des reins ou de l'estomac.

Se trouvent dans les bonnes pharmacies et les principales maisons d'optique

RENSEIGNEMENTS, CIRCULAIRES, ÉCHANTILLONS et VENTE EN GROS à Lyon, REVOL et VILLE, rue Gentil, 4

MÉDECINE HYGIÈNE

ENVOI LA MARQUE

CONSULTEZ LES MÉDECINS

ELIAS HOWE
MACHINES
A
COUDRE
Passage de l'Hôtel-Dieu
32 & 38
LYON

GRANDE BRASSERIE de L'ÉPOQUE
69, Rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon
CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX
Déjeuners 1 fr. 50 - Dîners 2 fr.
SERVICE A LA CARTE
BIÈRES ÉTRANGÈRES
RECOMMANDÉ

CHAUFFAGE-CALORIFÈRES
L^S DELRIEUX
10, Quai de l'Hôpital, 10,
LYON
Thermostats, fourneaux de cuisine, cheminées
Fait la réparation

BRASSERIE DES CONCERTS
RESTAURANT
Siège de la Société de SAINT-HUBERT
Consommations de 1^{er} choix — Table d'Hôte
Repas à la carte et à prix-fixe
9, Rue Ferrandière, 9

A LA RENOMMÉE
44, Rue de la République, 44
LYON
GRAND CHOIX DE CHAUSSURES
Pour hommes, dames et enfants, dans tous les prix
Maison recommandée pour vendre meilleur et meilleur marché que tout Lyon.

E. ROUSSET
77, Rue de la République, 77
SPÉCIALITÉS
SIROP de CAFÉ
Boisson pour les chaleurs
EXTRAIT de CAFÉ MOKA
MANIOC DES ILES
Potage à la minute au suc de viande et de légumes

GRAVURE SUR VERRE
GLACES REPOLIES
POUR CAFÉS, COMPTOIRS, ÉTABLISSEMENT
VITRAUX D'ÉGLISE
RUEL
Avenue de Saxe, 260

DÉFI A TOUTE CONCURRENCE
La plus importante maison de Lyon, dans l'industrie de la MACHINE A COUDRE, la
MAISON ÉMILE DOUÉ
61, Rue de la République, 61
Livre actuellement pour 125 francs
la meilleure, la plus douce, la plus rapide, la plus solide et en même temps la plus élégante des machines à coudre
LA TRAVAILLEUSE
Montée sur bâti et table de luxe, avec encadrement et mesure métrique, cette machine marche avec une vitesse de 1,200 points à la minute; le point est indécoussable et sans envers.

MAISON D'ACCOUCHEMENT
tenue par
M^{me} PARADIS
Maitresse sage-femme de la faculté de médecine de Paris
22-24, Rue Belle-Cordière, 22-24
LYON
Prend des pensionnaires

Plus de RATS!
Plus de CAFARDS!
PÂTE PHOSPHORÉE LARDET
F. SIGNOUD, pharmacien, suc^r
Place des Jacobins, LYON

AU CANON-D'OR
Rue Bellecordière, 10
CH. BON
Fabrique de Matras en tous genres
8-cs de voyages, Gibecières Cart blés

COMPTOIR ORIENTAL
RESTAURANT ET SALONS DE SOCIÉTÉ
HUITRES, ESCARGOTS
Biftecks, Côtelettes, Soupe au fromage
DIJOU
4, Place des Célestins, 4, à LYON
Le restaurant est ouvert jusqu'à 2 heures du matin

MAISON DE L'INNOVATEUR

Exposition de Paris
MÉDAILLE D'OR
et
DIPLOME D'HONNEUR

CRÉMIEUX
TAILLEUR BREVETÉ
83, — Rue de la République, — 83
LYON

LA MAISON CRÉMIEUX NE FAIT QUE SUR MESURE
Les premiers Coupeurs de Paris sont attachés à la maison de Lyon

35 Fr.
Vêtement complet
en drap haute nouveauté
FAIT SUR MESURE
en 48 heures

DEMANDEZ DANS TOUS LES CAFÉS, COMPTOIRS & BUVETTES
LE VÉRITABLE **QUINA-CASSIS**

AVIS

Le Consommateur, si fidèle qu'il soit à l'usage des apéritifs, a toujours reproché à ceux-ci trop d'amertume, conséquence forcée de l'introduction de l'aloès et de la thériaque dans leur composition.

La réunion du meilleur des toniques aux plantes et racines amères, quelquefois pénible à prendre, devient une boisson douce et agréable quand la saveur du cassis est venu lui enlever son acreté dominante sans lui faire perdre ses premières propriétés.

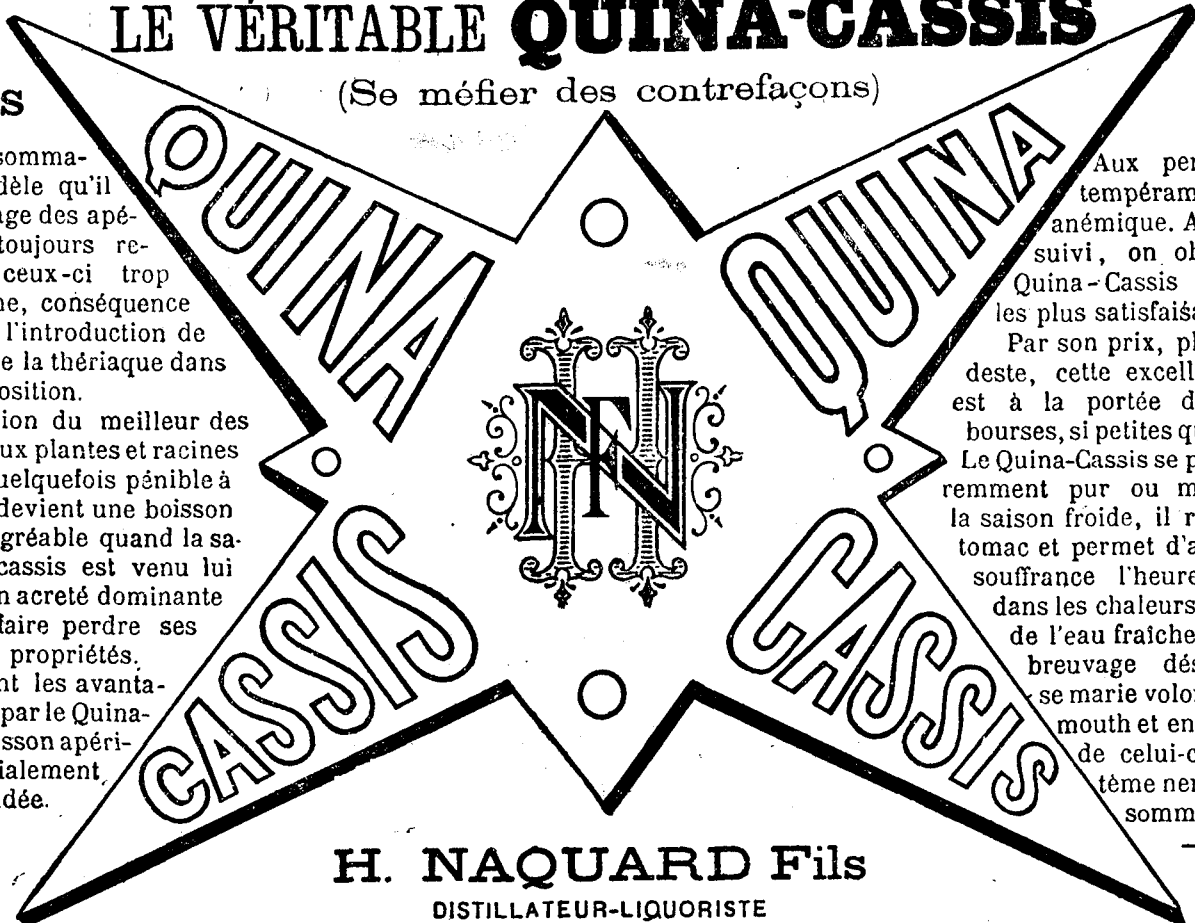
Tels sont les avantages réunis par le Quina-Cassis, boisson apéritive, spécialement recommandée.

(Se méfier des contrefaçons)

AVIS

Aux personnes d'un tempérament débile et anémique. Avec un usage suivi, on obtiendrait du Quina-Cassis les résultats les plus satisfaisants.

Par son prix, plus que modeste, cette excellente boisson est à la portée de toutes les bourses, si petites qu'elles soient. Le Quina-Cassis se prend, indifféremment pur ou mouillé. Dans la saison froide, il réchauffe l'estomac et permet d'attendre sans souffrance l'heure du repas; dans les chaleurs, l'adjonction de l'eau fraîche, en fait un breuvage désaltérant. Il se marie volontiers au vermouth et entrave l'action de celui-ci sur le système nerveux du consommateur.



H. NAQUARD Fils

DISTILLATEUR-LIQUORISTE

Inventeur Breveté

LYON

Seul vendeur en gros

Se trouve en détail chez les Marchands de Comestibles, Épiciers et Cafetiers

Unique Dépôt à Paris, chez Ch. Van BERG & C^{ie}, 14, rue Baudin, 14.

LYON, 34, 36 & 38, Rue et Place de la République, 34, 36 & 38, LYON

AUX DEUX PASSAGES

Grands Magasins de Nouveautés

CORBEILLES DE MARIAGE

TROUSSEAUX ET LAYETTES

CHOIX IMMENSE

DE

Lainages, Étoffes de fantaisie pour robes et costumes, Soieries, Velours, Peluches, Tissus noirs, Draperies, Flanelles.

Étoffes pour meubles, Ameublements, Meubles de fantaisie.

Toiles, Articles de blanc, Couvertures, Lingerie,

Bonneterie, Ganterie, Parapluies, Chemises pour hommes, Cravates, Mercerie, Passementerie, Rubans.

Articles de Paris, Châles, Cachemires des Indes, Fourrures.

Chapeaux, Manteaux, Confections, Robes, Costumes pour dames et fillettes, Peignoirs, Matinées.

Coiffures et Vêtements complets pour garçonnets.

Prix fixes marqués en chiffres connus. — Échange ou remboursement de tout achat qui laisserait le moindre regret
Envoi franco de catalogues, échantillons et marchandises pour tout achat à partir de 25 francs

Ascenseur Edoux, Salon de lecture et de correspondance avec Téléphone et Piano